

TOURNEE DES CAGES CLIMATIQUES AU PAYS DES MILLE COLLINES

-

Chloé Charles

SVCD

Juin 2007



En juin dernier, une expédition est lancée par le PNILP, le Programme National Intégré de Lutte contre le Paludisme. Elle est composée de Laurent, l'entomologiste, de Théogène, un superviseur des sites sentinelles du PNILP et d'Alphonsine et Faustin, deux étudiants rwandais en météorologie. Le but est de vérifier l'état des cages climatiques installées par le PNILP dans le cadre de la détection d'éventuelles épidémies de malaria autour de ses sites sentinelles.

Fraîchement arrivée au PNILP, j'ai la chance de pouvoir faire partie du voyage qui nous emmènera à M'buga, d'abord, à Mashsha, ensuite (à la frontière entre la RDC, le Burundi et le Rwanda). Plus tard, on mettra le cap vers l'est. Arrêt au centre de santé de Rukara, pour terminer plus au sud, au centre de santé de Bukora.

Alors, chers lecteurs, laissez-moi vous emmener dans mon pays d'adoption pour cette expérience du SVCD: le Rwanda !

Nous entrons dans la grande saison sèche et nous l'éprouvons rapidement quand nous sommes obligés de faire une halte avant notre arrivée dans le premier site prévu, M'buga. Il est une heure de l'après-midi, le soleil bat son plein et la cimenterie où nous devons nous alimenter en ciment - pour placer la seule cage climatique encore manquante dans un site, celui de Mashsha que nous devrions atteindre un jour plus tard - est fermée. Mais c'est mal connaître les ressources des rwandais ! Laurent apostrophe quelqu'un qui passe tranquillement devant notre véhicule, à l'arrêt et cuisant. La conversation se fait en kinyarwanda. Pas besoin de vous dire que tout me passe au dessus de la tête. Je ne comprends rien. Mais soudain, Laurent semble s'animer. Le ton devient plus vif comme un début de réponse... « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'ils disent ? » Je m'enquiert... Quelques secondes se passent encore. Tout le monde est attentif à ce qui se dit. A défaut de comprendre les mots, je reste les yeux grands ouverts dans l'espoir de capter les gestes. Et voilà le mystère qui tombe. Ce monsieur est de la famille de la femme du directeur de la fabrique. Il vient de l'appeler. On doit l'attendre aux grilles de la fabrique.

Quelques quarts d'heures plus tard et un taux inquiétant de déshydratation atteint, l'épouse du directeur arrive, toute de blanc vêtue. (C'est stupéfiant comme ces gens peuvent être bien habillés quand, face à une telle chaleur, l'occidental moyen aurait plutôt tendance à se laisser complètement aller en matière vestimentaire !)

Cette histoire nous aura certainement fait perdre une journée et demi (vu qu'au Rwanda, on ne roule plus dès le couché du soleil. Trop dangereux sur des routes plongées dans une obscurité totale faute d'éclairage).



Ce soir-là, on a juste le temps de passer vérifier le relevé des données climatiques du site sentinelle de M'Buga. L'équipe est satisfaite. Cécile l'infirmière point focale du PNILP a bien travaillé. Le carnet est rempli et les données sont cohérentes. La cage climatique quant à elle est en excellent état. Elle a été bien entretenue également.

Le lendemain matin à la première heure nous faisons route vers Mashsha, l'ultime site du PNILP au sud ouest du pays. C'est dans ce site que l'équipe devra entreprendre l'installation de la cage climatique. D'après les calculs de Laurent nous en avons pour quelques heures. Nous pourrions même redémarrer dès le début de l'après-midi le même jour. Après cet épisode, l'équipe ne fera plus grand cas des estimations de temps de Laurent ! Finalement, c'est avec deux jours de retard que nous avons quitté le site de Mashsha. Il s'en est fallu de peu pour que ce n'en soit 3!



Le week-end se passe sans encombre. Chacun est rentré chez lui, à Kigali.

Lundi matin, tôt. Pardon. Rectification. Lundi matin, 11h30, nous attendons toujours le chauffeur de notre véhicule loué afin d'entamer la seconde partie de l'expédition, notre route vers l'est cette fois. Debout, bras croisés, les sacs de voyage posés à nos pieds, on attend, sceptiques et un tantinet énervés, qu'il arrive. 12h, on démarre. Le véhicule est plus petit que le précédent. A l'arrière Faustin, Alphonsine et moi, engoncés entre tous nos sacs, bénéficions du minimum d'espace vital. A chaque "arrêt pipi", nos corps contrits souffrent le martyre au moment de se déplier pour sortir du véhicule! Mais on rit beaucoup et ça allège nos peines ! A l'arrivée au site sentinelle de Rukara, il fait soleil, comme tout au long de ce périple. Laurent connaît bien les lieux et le personnel. Le docteur Désiré et l'infirmier point focale du PNILP, Manassé, viennent à sa rencontre les bras ouverts. Ils nous emmènent dans

leur laboratoire. Chacun sait ce qu'il a à faire. On déballe des machines et instruments de mesures climatiques. Et voilà qu'entre une petite dame aux grandes lunettes. C'est la sœur Teresa. Elle vient de Mallorca. Elle est la titulaire du centre. Elle parle fort et avec un accent espagnol plus fort encore. Elle sourit beaucoup aussi et plaisante sans cesse. Elle salue chacun par son nom ; Quand vient mon tour, nous sommes présentées. Aussitôt que je lui ai adressé quelques mots dans sa langue, la petite dame m'adopte! Elle m'agrippe par le bras et me fait faire, avec tout le dévouement qui la caractérise, le tour du centre : Un jardin aux espèces de légumes et de fruits variés, entretenus par les mères reçues ici car leurs enfants présentaient des signes de malnutrition, une petite ferme avec vaches et lapins, une maternité au plafond de laquelle pendent, ça et là, quelques nounours sympathiques, des laboratoires, une pharmacie, une salle d'accouchement, tout y est ! La sœur m'explique que le centre s'est développé par étapes. Il y eu son arrivée, 23 ans plus tôt, puis ce fut le génocide et l'abandon et les dégâts fait au centre. Puis, il fallut le réhabiliter. Aujourd'hui, le centre grandit chaque année davantage et comme son état de santé n'est plus ce qu'il était, la sœur s'inquiète de savoir qui reprendra le flambeau quand elle décidera de prendre sa pension et de rentrer, peut-être, en Espagne.



Quand nous arrivons dans une petite court, la sœur me précède de quelques pas et dit à la ronde : « Où ils sont mes enfants ? » A ces mots, accourent vers elles une bande de tout petits enfants, certains mêmes encore des bébés. Ils s'enfoncent dans sa jupe à hauteur des genoux et ne la lâchent plus. Elle rit de bonheur ! Les petits bouts la regardent comme ils regarderaient la chose la plus douce et la plus belle du monde : avec les yeux de l'amour. La sœur se tourne vers moi et quelques uns des enfants, suivant son mouvement, se précipitent vers moi et me serrent très fort à mon tour ! « Ils sont orphelins. Il arrive que les mères, pour avoir un nouvel enfant, abandonnent le précédent. Et les voilà ici. » Ils sont tout tuméfiés par la malnutrition, leurs joues paraissent sur le point d'éclater, leurs cheveux et leurs longs cils sont blancs, leur ventre est gros. « Chantez un petit peu pour mon amie ! » La sœur répète en kinyarwanda et les enfants m'encerclent et chantent, si haut, si haut... Sans aucun doute, le moment le plus fort et tendre à la fois de mon séjour au Rwanda.

Le ventre repu du délicieux repas que les sœurs nous avaient préparé, nous réintégrons, vaille que vaille, le véhicule qui semble plus petit que jamais ! Il est déjà trois heures de l'après-midi. Il ne s'agit pas de traîner si nous voulons atteindre le dernier site, celui de Bukora, avant le coucher du soleil.

Le site de Bukora semble au bout du monde. Une pénible piste de terre en permet l'accès. Si pénible qu'il faut près d'une heure pour parcourir les quelques douze kilomètres qui la constitue. Le long de cette piste, de nombreuses tentes à l'effigie du Haut Commissariat aux Réfugiés.



J'interroge. Il s'agit pour la plupart de réfugiés rwandais expulsés de Tanzanie plusieurs mois auparavant.

Le soleil commence à descendre mais il fait encore très chaud. Dans cette partie du Rwanda qui jouxte la Tanzanie, il pleut rarement et le climat est réputé pour être très sec. Même à cette heure avancée du jour, pas de fraîcheur. Et le centre de santé apparaît dans un halo de lumière qui prédit que le jour suivant sera d'une chaleur égale. Notre arrivée n'est pas



remarquée. Les abords sont calmes. Rien ne bouge. On arrête le véhicule. On pose le pied à terre. Je décide de faire un tour, appareil photo en main. La nature est belle. Je me dirige maintenant vers le centre. Je marche lentement. Je savoure le fait d'être enfin sur la terre ferme.

Et alors, quel beau spectacle! Des hommes et des femmes, en couple, couchés dans l'herbe ; on dirait en silence. Ils attendent. Ils attendent que naisse leur enfant.

Brusquement, mon attention est détournée par une voix qui me rejoint. Immaculée, l'infirmière point focale du PNILP, m'invite à entrer dans la maternité. C'est une petite pièce. Une quinzaine de lits sont alignés de part et d'autre des murs latéraux. La majorité est occupée. Des femmes vêtues des pagnes traditionnelles sont en position semi-assise, leur nouveau-né à côté d'elle enroulé dans un morceau de tissu. L'air ambiant est moite. Je ne suis pas très à l'aise. Mon entrée a rapidement fait taire les conversations. Que dire ? « Bonjour. Miriwe. » En chœur et avec de grands sourires, elles me répondent en écho : « Miriwe » Ouf, le contact est établi. Je respire à nouveau. L'une d'elle d'ajouter une tirade. Je reste perplexe et interroge du regard Immaculée. Elle dit : « Que nos dieux vous protègent, blanche. » « Murakoze cyane. »





Bienvenus au Rwanda, lecteurs !